

car je vous l'avoue, j'ai des tristesses, et volontiers je dirais, comme je ne sais plus quelle reine : " Fi de la vie ! " Pourtant, je n'ai aucun sujet réel de chagrin, mais vous le savez : " On cesse de s'aimer si personne ne nous aime. " Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troublée jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi ? Est-ce parce que la mer est une des plus belles œuvres de Dieu ? Ou plutôt, n'est-ce pas, comme on l'a dit bien des fois, parce qu'elle est l'image vivante de notre cœur ? Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer ? Qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur ? La mer garde ses richesses et le cœur garde ses trésors. Il ne sait pas dire la parole de la vie ; il ne sait pas dire la parole de l'amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme que ces faibles débris, ces algues légères qu'on aperçoit sur les sables et sur les rochers mêlés avec un peu d'écume."

Je voudrais pouvoir citer d'autres passages comme celui-ci, qui feraient voir par quel côté Laure Conan se rattache à cette douce et sympathique école des Laktistes, filles comme elle des montagnes, des lacs et des grèves, et dont on retrouve, dans plus d'une de ses pages, les tendances idylliques et le spiritualisme affiné. Amante des heures calmes, comme les poètes du foyer, des plaisirs intimes de la famille et de tout ce qui se dégage de poétique de la flambée de l'âtre, aussi bien que du rayonnement d'un beau soleil parmi les beautés sylvestres et les senteurs germinales, elle les répercute admirablement dans son âme et sous sa plume. Ceci explique pourquoi elle a trouvé un si vif écho dans les imaginations impressionnables comme la sienne, mais qui n'ont pas, aussi bien qu'elle, la faculté de traduire leurs impressions et leurs transports intérieurs.

Avec sa nature d'artiste, elle ne comprend pas la vie sans cette poésie. Il lui faut, comme aux disciples de Galilée, après les pénibles journées de Gènesareth et les nuits sur la barque avec les filets, il lui faut le Carmel et les béatitudes sur la Montagne et le Thabor. C'est en partie dans ce sens qu'elle a compris et choisi pour épigraphe ce mot de Lacordaire : *Avez-vous cru que cette vie fût la vie ?*

" Je sais, dit-elle, que le mot d'exaltation est vite prononcé par certaines gens. Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens, horriblement raide, exécrablement étroit, que je ne puis rencontrer sans éprouver le besoin de faire quelque grosse folie. Non que je haïsse le bon sens, ce serait un triste travers. Le vrai bon sens n'exclut aucune grandeur. Régler et rapetisser sont deux choses bien différentes. Quelle est donc, je vous prie, cette prétendue sagesse qui n'admet que le terme et le tiède, et dont la main sèche et froide voudrait éteindre tout ce qui brille, tout ce qui brûle ? "

M^{lle} Conan est là tout entière, avec son esprit bien balancé qui règle tout et ne rapetisse rien.

Il faut lire la lettre de M. de Montbrun à Maurice Darville pour connaître la haute raison de cette fille des champs, qui a deviné le monde plus qu'elle ne l'a connu, pour comprendre son admirable idée du devoir.

On dit que les femmes raisonnent moins avec leur tête qu'avec leur cœur : s'il en est ainsi de M^{lle} Laure Conan, elle raisonne mieux avec son cœur que bien des hommes avec leur tête.

C'est une nature éminemment oétique, mais non moins éminemment pratique : une merveilleuse harmonie de l'imagination et du bon sens, du sentiment et de la raison. Quand même elle ne dirait pas qu'elle a souffert, son livre nous le révèle. Elle a passé à travers les ronces de la vie et a senti, c'est elle-même qui le dit, *combien le cœur est lourd à porter quand il est vide*. Ce qu'elle sait de la vie, elle l'a appris à l'école de l'épreuve.

Il y a des larmes sur les ailes de ce papillon.

Il y en a aussi dans la destinée d'Angéline de Montbrun. C'est une peinture vraie de la vie réelle.

Après une enfance et une jeunesse sans nuage, aimante et aimée, au moment où l'avenir lui ouvrait des perspectives éblouissantes, elle voit tout à coup s'écrouler les grands bonheurs de sa vie et se creuser devant elle une tombe où s'engouffrent à la fois le plus aimé des siens, et son avenir et sa beauté. Elle y tombe à genoux et ne cherche désormais d'espérance qu'au ciel. Le Valiant est devenu le Val des soupirs.

Malgré les protestations de Maurice Darville, elle n'ose plus croire à son attachement et s'isole de lui comme du monde. Elle ne veut plus d'autre confident de sa douleur et de ses déceptions que ce témoin muet à qui l'on peut tout confier, qui retient tout, qui souvent console mieux qu'un ami, un journal enfin, quelques feuilles volantes, éphémères comme celles qui tombent de l'arbre et auxquelles pourtant on s'attache, comme à un être vivant. Son journal devient le seul compagnon de sa vie. Elle y verse toutes ses larmes, ce sang du cœur, comme les appelle je ne sais plus quel auteur. Elles y tombent goutte à goutte, elles s'y condensent, elles s'y cristallisent, elles font revivre les objets aimés, tout ce qui n'est plus. Et de tous ces cris de l'âme, de toutes ces larmes, de tous ces sanglots,

elle fait un bouquet de myrrhe qu'elle offre en chrétienne sur l'autel de la résignation. Cette lecture est navrante, mais elle n'est pas énervante : c'est un *Jardin des Olives*, où l'ange est descendu qui console et conforte. Je n'en veux citer qu'une page, une perle de sentiment :

" Comme on reste enfant ! Depuis hier, je suis folle de regrets, folle de chagrin. Et pourquoi ? Parce que le vent a renversé le frêne sous lequel Maurice avait coutume de s'asseoir avec ses livres. J'aimais cet arbre qui l'avait abrité si souvent... "

" Cet endroit de la côte d'où l'on domine la mer lui plaisait infiniment, et le bruit des vagues l'enchantait. Aussi, il y passait de longues heures. Il avait enlevé quelques pouces de l'écorce du frêne et gravé sur le bois, entre nos initiales, ce vers de Dante :

Amor ch'a millo amato amar perdona.

" Amère dérision maintenant ! Et pourtant, ces mots gardaient pour moi un parfum du passé. J'aurais donné bien des choses pour conserver cet arbre consacré par son souvenir. La dernière fois que j'en approchai, une grosse araignée filait sa toile sur les caractères que sa main a gravés, et cela me fit pleurer. Je crus voir l'indifférence hideuse travaillant au voile de l'oubli. J'enlevai la toile, mais qui relèvera maintenant l'arbre tombé, renversé dans toute sa force, dans toute sa sève ? "

" Le cœur se prend à tout, et je ne puis dire ce que j'éprouve en regardant la côte. Je n'aperçois plus ce bel arbre, ce témoin du passé !... "

" Mon Dieu, qu'est devenu le temps où je vous servais dans la joie de mon cœur ? Beaux jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ? Alors le travail et mes jeux prenaient toutes mes heures. Alors je n'aimais que Dieu et mon père. C'étaient vraiment les jours heureux ! O paix de l'âme ! O bienheureuse ignorance des troubles du cœur ! Où vous n'êtes plus, le bonheur n'est pas ! "

La littérature canadienne, si je ne m'abuse, n'a point produit de page plus émue. S'il est vrai de dire, avec Horace :

Si vis me flere, primum ipsi tibi,

la main qui a écrit ces lignes a dû trembler d'émotion pendant qu'elle les traçait sous le souffle de l'inspiration ; car il faut ressentir soi-même ces grands troubles du cœur, pour les rendre avec tant de vivacité. On est tenté, malgré soi, de voir à côté du profil d'Angéline de Montbrun la vague silhouette de l'auteur.

Quand on se transporte en esprit dans la silencieuse chambrette où elle a composé cette page, on est frappé du contraste qu'il y a entre la paix de cet intérieur et les orages de sa pensée, entre cette placidité apparente et ces effervescences souterraines. On reconstruit tout un tableau dans son imagination, et on l'encadre dans le paysage environnant. Alors les contrastes deviennent plus saisissants. On voit cette humble et sereine maison des champs, resserrée entre le fleuve et les montagnes, ouvrant ses croisées d'un côté sur la solitude mouvante des flots, de l'autre sur la solitude non moins agitée des bois. Au dehors, les grands bruits de la nature, les murmures de la forêt, le ressac de la mer, les brises du large apportant les cris stridents des goélands et des mauves ; à l'intérieur les douces voix de la famille, l'activité calme du ménage, les lèvres roses et gazouillantes des enfants et le chant du grillon, symbole de la *félicité domestique*, qui fait entendre son *cri-cri* sous les pierres du foyer. Et puis, à l'écart, dans le modeste sanctuaire de l'étude, inaccessible à tout bruit, un front penché qui résume toutes ces choses, qui en devient l'âme et s'en fait l'interprète. Voilà à quoi fait songer et à bien d'autres rêves encore, la délicieuse scène du frêne renversé et de la toile d'araignée sur deux initiales. On voudrait fermer là le livre, car on craint pour la suite un désenchantement. On tremble pour l'inexpérience de l'auteur. On cherche quel dénouement elle va inventer qui ne soit pas une déception. C'est le triomphe du livre.

Une matrone romaine, fière comme Tulie, n'aurait pas trouvé cela, car elle n'était pas chrétienne. C'est l'impérissable gloire du christianisme d'avoir fait la femme si grande.

M^{lle} Laure Conan peut être contente de son coup d'essai. Elle a ajouté un nom à notre littérature, le premier nom de femme, et nous avons notre Eugénie de Guérin.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

Novembre 1883.

On se rappelle l'éclat donné, à Paris, au fait que Dumas avait acheté pour 10,000 fr. une misérable copie faite par un artiste absolument inconnu. Un fait analogue vient de se produire à New-York. Un monsieur Cemola vient de vendre comme chefs-d'œuvre antiques recueillis dans les ruines de la Grèce, une collection de bric-à-brac presque entièrement fabriquée en Amérique.

Après tout, les acquéreurs n'ont pas vu la différence, de quoi peuvent-ils se plaindre ? Ils étaient tout aussi heureux que si les articles avaient été du vrai. On a eu bien tort de les avertir de leur erreur et de leur enlever leurs illusions.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XXI

LÉGÈRETÉ DE LA LUNE ET DES CORPS A SA SURFACE.— LES TACHES DE LA LUNE : LÉGENDES ANCIENNES ET NOUVELLES.— LES MERS DE LA LUNE.— LES MONTAGNES : LEUR CONFIGURATION, ORIGINE PROBABLE ET HAUTEUR.

Le poids de la Lune se calcule, comme celui des planètes, d'après les effets d'attraction qu'elle exerce sur la Terre ; la hauteur des marées et la précipitation ou le retard de notre globe sur son orbite annuel, selon que la Lune le précède ou le suit, en sont deux exemples frappants. Or, ces deux effets nous prouvent également que le poids de la Lune ne correspond point à son volume. Le volume de la Lune est $\frac{1}{49}$ du volume de la Terre et son poids est $\frac{1}{81}$ du poids de cette dernière. Ainsi, de la matière dont est composée la Terre, on pourrait former non pas seulement 49, mais bien plus de 80 lunes équivalentes à celle que nous voyons ; et il n'en faudrait pas moins, sur une balance cosmique, pour faire contrepoids à notre planète.

Il s'ensuit que la densité du globe lunaire est de beaucoup inférieure, à peine les $\frac{2}{3}$, à celle de la terre. De là, l'une de ces deux choses s'imposent à nous : ou que les roches et autres matériaux de la Lune sont moitié moins compactes que les nôtres, ou que l'intérieur de ce globe est tout entier formé de vastes cavernes qui en accroissent le volume sans en augmenter la masse ; ou plutôt, l'une et l'autre de ces deux causes ou d'autres causes semblables concourent à ce résultat.

Etant donné le rayon lunaire et cette légèreté de la masse, nos explorateurs, déjà habitués à ces calculs par l'expérience acquise dans les autres planètes, devineront sans peine que l'action de la gravité sur les corps à la surface de la lune doit être très peu sensible. D'après la formule à eux maintenant bien connue, ils sauront qu'un corps, transporté de la Terre dans la Lune, y perdrait $\frac{83}{100}$ de son poids. Par exemple, une pierre qui pèse ici-bas 1000 kilogrammes n'en pèserait que 165 là-haut.

Si l'on considère que les substances même les plus compactes de la Lune sont douées de ce degré de légèreté, et si l'on réfléchit de plus sur ce fait que les corps lunaires, surtout ceux de la croûte externe, sont deux fois moins compactes et intrinsèquement plus légers que les nôtres, on ne regardera plus comme aussi improbable ce qu'on raconte d'une violente explosion volcanique qui aurait, dans les temps passés, lancé des cendres et des rochers en dehors de la sphère d'attraction lunaire. Mais quoiqu'il en soit, les vicissitudes de la nature sur la surface de la Lune durent en tout temps, eu égard à la légèreté de ces corps, différer immensément des phénomènes terrestres. La pression aussi bien que les mouvements de l'atmosphère et des liquides, si tant est qu'il y en eût jamais, la formation des montagnes et les oscillations du sol, l'organisation des êtres vivants, si sur ces montagnes et dans ces plaines il y eût jamais une flore et une faune pour en embellir et animer les muettes solitudes, tout doit revêtir là un caractère spécial, différent de ce que nous sommes habitués de voir.

Mais des conjectures sur ce point, outre leur manque de fondement, auraient encore le défaut de nous entraîner trop loin ; nous nous contenterons donc de visiter ces déserts tels qu'ils sont maintenant et même tels qu'ils nous apparaissent de la Terre. Vu de notre planète à l'œil nu, le disque argenté de la Lune semble couvert de grandes taches qui ici et là offusquent la clarté. Que signifiaient ces taches ? il y avait, parmi les braves gens d'autrefois diverses opinions à ce sujet. Qui y reconnaissait Judas, rendu là nous ne saurions dire comment ; qui y voyait Caïn le fratricide ; qui, un voleur du même nom, lequel, troublé dans ses opérations nocturnes par la clarté de la Lune, s'avisa d'en obstruer les rayons avec un fagot d'épines. Mal lui en prit. Car lui-même fut emporté là-haut avec son fagot ; et chacun peut le vérifier de ses propres yeux. Au récit de ces fables, il est bon de reconnaître que nos ancêtres savaient du moins dire quelque chose sur les habitants de la Lune. En authenticité et en valeur scientifique, leurs connaissances sur ce point valaient bien ce que Flammarion et ses collègues racontent sur les habitants de cet astre et des autres.

Le télescope, malgré tous les perfectionnements qu'il a reçus dernièrement, ne nous révèle sur la surface de la Lune absolument rien qui puisse nous faire soupçonner sur ce globe la présence d'êtres vivants ou intelligents. Et nous ne saurions nous en étonner. Les meilleurs instruments ne nous donnent un agrandissement utile que de 1000 diamètres, et par conséquent, ils ne nous montrent la Lune que telle que nous la verrions à l'œil nu à la distance de 400 milles. Or il est évident qu'à cette distance il est impossible de distinguer, je ne dis point, un animal ou une plante, mais un monument qui ne serait point de grandeur colossale. Les astronomes d'imagination se livrent là-dessus à tous les